LES COURTISANNES, OU L'ÉCOLE DES MŒURS, COMÉDIE,

Par l'Auteur de la Comédie des Philosophes.

Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte, nous ?
Acte premier, Scene premiere.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Permission.



PERSONNAGES.

GERNANCE.

LYSIMON, *parent & ami de Gernance.*

Monsieur SOPHANÉS, *faux Philosophe.*

MONDOR, *homme de finance & de plaisir.*

ROSALIE,
ARTENICE,
ERMINIE,
HORTENSE, } *Courtisannes.*

MARTON, *Courtisanne-Douairiere, actuellement Suivante de Rosalie.*

UN MAITRE DE GUITTARE.

UN LAQUAIS.

UN FIACRE.

La Scene est à Paris.



LES COURTISANNES, *COMÉDIE.*



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.
Occupée à considérer différentes étoffes.

LAISSE-MOI contempler ces étoffes nouvelles :
Quelle variété ! que les couleurs sont belles !

MARTON.
Eh bien, vous jouissez enfin de mes avis !
Vous repentirez-vous de les avoir suivis ?
Vous allez éclipser nos beautés les plus fieres.

ROSALIE.
Ce Pékin-là doit être admirable aux lumieres.

MARTON *lui montrant un Ecrin.*
Ceci vaut un peu mieux. Regardez ces brillans.
Voilà, voilà, morbleu, de solides présens,

Et qu'on peut convertir en bons contrats de rente.
Vivent de tels effets !

ROSALIE.

Ce Quésaco m'enchante ;
Comme il doit m'embellir ! vîte, un miroir, Marton ;
Je voudrais l'essayer.

MARTON.

Laissez-là ce chiffon,
Et songez...

ROSALIE.

Alary * s'est, ma foi, surpassée.
Regarde cette plume avec grace élancée...
Que je vais réussir au Bal de l'Opéra !

MARTON.

Je reconnais mon Sexe à ces sottises-là.
Ce goût pour la parure au fond n'est point blâmable ;
Mais il est temps d'unir l'utile à l'agréable ;
Il est temps de penser. Voyez ce lingot d'or,
Qui vous vient sûrement du Financier Mondor.
La forme en est antique & peut-être incommode ;
Et je donnerais, moi, tous ces chiffons de mode
Pour un bijou pareil.

ROSALIE.

Eh bien ! je t'en fais don.
Ce Mondor est si triste & d'un si mauvais ton !

MARTON.

Vous pourriez lui marquer un peu de complaisance.

ROSALIE.

Non, pour le supporter, je me fais violence,
Et je ne puis suffire aux propos assommans
Que sans cesse il me tient. Avec ses diamans,
Dont la collection l'éblouit & l'enivre,
Il devient chaque jour plus difficile à vivre.
De ses chevaux anglais qu'il raffole chez lui ;
Mais qu'il ne vienne pas m'apporter son ennui.

MARTON.

Vous brûlez cependant d'avoir un équipage ?

---

* Fameuse Marchande de Modes.

Eh bien ! s'il vous l'offrait, auriez-vous le courage,
Là... de lui refuser d'être de vos amis ?

ROSALIE.

Ce ferait le payer bien cher, à mon avis.

MARTON.

Abjurez, croyez-moi, cette délicateſſe.
Que n'ai-je, comme vous, la beauté, la jeuneſſe !
Je ſaurais profiter du moins de mon bonheur.
Apprenez que Mondor eſt un homme en faveur,
Un homme eſſentiel. Sa politique habile,
Aux paſſions des Grands a ſu ſe rendre utile.
A ce titre-là ſeul il faut le conſerver.

ROSALIE.

Par de pareils emplois il croit ſe relever ?

MARTON.

S'il le croit ? mais ſans doute. Ignorez-vous encore
Que, dans ce ſiecle-ci, le Caducée honore,
Que c'eſt un ſûr moyen de parvenir à tout,
Et qu'il n'eſt point d'état mieux accueilli par-tout.
C'eſt un art à la mode, & réduit en ſyſtême
Par plus d'un Important, par plus d'un Abbé même.
Connaiſſez donc nos mœurs, & déſabuſez-vous.
Ne remarquez-vous pas qu'on nous reſpecte, nous ?
A-t-on beſoin d'aïeux, alors qu'on eſt jolie ?
La France, par degrés, à tel point s'eſt polie,
Que nous donnons le ton à la Ville, à la Cour,
Et qu'on pardonne tout aux erreurs de l'amour.
Fiez-vous là-deſſus à mon expérience.
Tel aujourd'hui vous voit avec indifférence,
Qui, peut-être, demain mettroit tout ſon orgueil
A recevoir de vous la faveur d'un coup d'œil.

ROSALIE.

Tu me fais des Romans.

MARTON.

Des Romans ? Non, ma chere ;
Avez-vous moins d'attraits que Naïs & Glycere ?
Vous avez pu les voir. De leurs obſcurs débuts,
A peine il reſte au monde un ſouvenir confus.
On ignore en quels lieux ſe paſſa leur jeuneſſe ;

Eh bien ! l'une est Marquise, & l'autre Vicomtesse.

ROSALIE.

Quoi ! l'on peut, à ce point, s'oublier ?

MARTON.

Sûrement.

Ce qui blesse l'orgueil s'oublie en un moment.
Ayez donc en vous-même un peu de confiance.
Je vois à votre char un homme de finance,
Un de nos Sénateurs ..

ROSALIE.

Ah ! ne m'en parle pas !

Un petit-Maître en robe a pour moi peu d'appas.

MARTON.

Vous avez su charmer un bel esprit en titre,
Et qui déjà, pour vous, a fait plus d'une Epître.

ROSALIE.

Oui, la conquête est rare, un Ecrivain blazé,
Qui va traînant par-tout son persiflage usé ;
J'ignore quels talens en sa personne on vante,
Mais le plaisir ennuie aussi-tôt qu'il le chante.

MARTON.

Je n'ai pas pour ses vers plus de respect que vous.
A votre âge, pourtant, convenez qu'il est doux
(Cette gloire par fois dût-elle être incommode)
De recevoir l'encens d'un Poëte à la mode.
Mais ce qui me paraît pour vous plus séduisant ;
C'est d'avoir obtenu le suffrage imposant,
L'amitié, les conseils d'un des grands Personnages
Que la Philosophie a mis au rang des sages.
Ces Messieurs, pour servir, ne font rien à demi.

ROSALIE.

Tu ne me parles point, Marton, de son ami.

MARTON.

De Gernance ?

ROSALIE.

Sans doute.

MARTON.

Enfin, je vous devine ;

Et si j'en crois vos yeux, Gernance a bien la mine

D'être l'heureux mortel, le fortuné vainqueur;
Qui doit à ses destins enchaîner votre cœur.
Romanesque, & voilà ce qui plaît à votre âge,
C'est par vous que l'amour eut son premier hommage.
Sa figure est charmante, elle a dû vous tenter,
Et ce qu'il vous propose a droit de vous flatter;
Mais avec lui, sur-tout, craignez d'être imprudente,
Et gardez, s'il se peut, une ame indifférente.

ROSALIE.

Ou je me connais mal, Marton, ou dans mon cœur,
Ce n'est qu'un simple goût qui parle en sa faveur.
J'aime sa bonne foi, son inexpérience.
Son amour est si vrai, si plein de confiance,
Qu'il croit ce que je veux. Il s'en fait une loi.
Ce ton du sentiment est si nouveau pour moi,
Que, sans me déguiser qu'il tient à sa jeunesse,
Sans m'aveugler enfin, son respect m'intéresse.
Tu sais qu'il est d'ailleurs maître de son destin,
Et qu'il peut, en effet, disposer de sa main.
Un jour, il doit jouir de la plus grande aisance:
Voudrais-tu, sur la foi d'une vaine espérance,
Me conseiller, Marton, de ne point m'attacher
Au bonheur plus réel qui semble me chercher?

MARTON.

Vous avez mis tant d'art à subjuguer Gernance;
Vous vous êtes souvent conduite en sa présence
Avec tant de réserve & de discrétion,
Que je n'ai pas douté de votre intention.
Votre humeur cependant dissipée & volage
Ne s'accorderait guere avec le mariage;
Mais, usez de vos droits, du moins, jusqu'à ce jour,
Et sachez allier la prudence & l'amour.
Vous devez à Mondor quelque reconnaissance....

ROSALIE.

Paix, Marton, quelqu'un vient, c'est l'ami de Gernance.



SCENE II.

Monſieur SOPHANÉS, ROSALIE, MARTON,

Monſieur SOPHANÉS.

Je ne veux vous cauſer aucun dérangement,
Aimable Roſalie, & je viens ſeulement
Par de nouveaux avis vous témoigner mon zele.
Je ne ſais ſi Gernance a perdu la cervelle;
Mais je vous peindrais mal ſa pétulante ardeur:
Il vient vous conjurer d'achever ſon bonheur.
J'ai, pour l'exciter mieux, combattu ſon idée;
Il ne m'écoutait pas. Sa tête eſt décidée,
Et jamais paſſion ne prit un tel eſſor.
Je vous laiſſe le ſoin de l'attiſer encor.
Vous pouvez maintenant tailler en pleine étoffe,
Je réponds du ſuccès.

ROSALIE.

Mais, mon cher Philoſophe;
Pouvez-vous m'en répondre aſſez ! Si, par malheur,
Les préjugés allaient renaître dans ſon cœur !
S'il venait à rougir ! ſi le public, l'uſage ?...

Monſieur SOPHANÉS.

L'uſage & le public ſont le mépris du ſage.
Nous l'avons décidé. Nos plus purs ſentimens
Ne ſont-ils pas toujours l'ouvrage de nos ſens?
Pourquoi chercher ailleurs un bonheur chimérique!
Le moral n'eſt qu'un mot, tenons-nous au phyſique.
Vous plaiſez à Gernance, eh bien ! tout eſt au mieux.
L'amour avoit ſon but, quand il forma vos yeux.
Que peut-il vous manquer avec le don de plaire ?
Quel reproche Gernance aurait-il à vous faire ?
Vous n'êtes pas venue à l'âge où je vous vois....
Sans vous être permis.... quelque eſſai de vos droits.
J'aime votre embarras. Pourquoi vous en défendre?
Vous reprocheriez-vous un cœur ſenſible & tendre ?

Qu'un

Qu'un Misantrope amer, dans son triste loisir,
Se fasse une vertu de fronder le plaisir!
Moi, je sais compâtir à l'humaine faiblesse;
Et Ninon, à mon gré, l'emporte sur Lucrece.

ROSALIE.

Ah! Monsieur Sophanés, vous me flattez!

Monsieur SOPHANÉS.

Moi, non.
Je dis ce que je pense, interrogez Marton.

MARTON.

Ma foi, cette morale est du moins très-commode.

Monsieur SOPHANÉS.

L'instinct de la nature est ma regle & mon code.
Je ne m'abaisse pas à ces scrupules vains,
Dont se laisse bercer le commun des humains;
Et je laisse aux Pédans ces austeres maximes
Qui mettent de niveau la faiblesse & les crimes.

ROSALIE.

Mais Gernance, en effet, pense-t-il comme vous?
S'il venait à changer?

Monsieur SOPHANÉS.

Non, il est trop jaloux
De paraître affranchi des préjugés vulgaires,
Pour reprendre jamais ces erreurs populaires.
Vous pouvez bien d'ailleurs vous en fier à moi.

A demi-voix.

Entre nous, vous savez tout ce que je vous dois.
Ma vertu favorite est la reconnaissance,
Et je crois m'acquitter en vous livrant Gernance.

ROSALIE.

Eh bien! je m'abandonne à vos avis.

Monsieur SOPHANÉS.

Parbleu!
Que pouvez-vous risquer avec un si beau jeu?
Gernance, dans l'accès de sa verve amoureuse,
Vous croit d'une famille honnête & malheureuse.
L'amour, exprès pour vous, lui prêta son bandeau,
Et de plus, sa manie est de voir tout en beau.
Que Marton seulement le flatte & vous seconde.

Elle a, cette Marton, tout le bon sens du monde.
A propos, il est temps d'employer ce ressort,
Ce billet prétendu de Mylord Carlinfort.

Il fouille dans ses poches.

Je crois l'avoir sur moi. Marton, avec prudence,
Saura choisir l'instant d'en régaler Gernance.
Mais quoi! l'aurais-je donc perdu? Non, le voici.

Il remet une lettre à Marton.

Adieu. Je ne veux pas qu'on me rencontre ici.

SCENE III.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

Ce Monsieur Sophanés est une ame excellente.

MARTON.

Oui, sa Philosophie est tout-à-fait riante.

ROSALIE.

Pour servir ses amis, il ne ménage rien,
Il est plein de chaleur.

MARTON.

Vraiment, on le voit bien;
Sa morale... Il avait, ma foi, deviné juste.
Gernance vient à nous. Prenez votre air auguste.

SCENE IV.

GERNANCE, ROSALIE, MARTON.

GERNANCE.

Vous devez vous lasser de me tenir rigueur,
Aimable Rosalie, & connaître mon cœur.
J'ai quelques droits du moins sur votre confiance;

A quelle épreuve encor mettrez-vous ma constance ?
Qui vous croirait barbare avec des yeux si doux ?

ROSALIE.

Mais quels sont donc mes torts ? De quoi vous plaignez-vous ?

GERNANCE *avec feu.*

Je me plains.... Je me plains de vous voir indécise.
Est-ce là l'amitié que vous m'aviez promise ?
Je voudrais vous venger de l'injuste hazard
Qui rendit la fortune aveugle à votre égard ;
C'est mon plus cher desir ; l'adversité cruelle
A mes yeux attendris vous rend encor plus belle :
Cependant.... (Pardonnez à l'intérêt pressant
Que m'inspire pour vous un cœur compatissant,
Et peut-être, à l'excès, enivré de vos charmes.)
Si j'en crois de ce cœur les secrettes alarmes,
Vous avez des chagrins que vous me déguisez :
Auriez-vous des parens au malheur exposés ?
Je vous offre pour eux mon crédit, mes services.

ROSALIE *avec beaucoup de dignité.*

Non. Le sort m'a gardé toutes ses injustices :
Mais si mon seul partage était l'obscurité,
S'il mettait entre nous trop d'inégalité,
Vous aurais-je permis la plus faible espérance ?
Qui, moi, vous avilir ! le pensez-vous, Gernance ?

GERNANCE.

Eh ! pourquoi différer de recevoir ma main ?
Quel caprice odieux !....

ROSALIE.

Vous me pressez en vain.

GERNANCE.

Ah ! vous me haïssez, & toute ma tendresse...

ROSALIE *du ton le plus auguste.*

J'ai pour en abuser trop de délicatesse.
Je ne suis point, Gernance, insensible à l'amour !
Mais je veux vous forcer à m'estimer un jour,
En combattant l'erreur dont votre ame est séduite.
Vous voyez à quel sort le malheur m'a réduite !
Je ne puis seulement supposer sans effroi

Le moment où vos yeux, trop prévenus pour moi,
Eclairés tout-à-coup, verraient le précipice
Où vous aurait conduit un amoureux caprice.
Croyez, quand je refuse un partage aussi doux,
Que peut-être je suis plus à plaindre que vous.
Ainsi que votre amour, ma faiblesse est extrême;
Mais je veux vous sauver, s'il se peut, de vous-même.

MARTON *bas à Rosalie.*

A merveille!

GERNANCE.

Cessez des efforts superflus.
Apprenez que mon cœur ne se possede plus.
Vous vous reprochez trop des erreurs de jeunesse,
Qui n'ont point de votre ame abaissé la noblesse.
Le malheur ne doit pas inspirer des remords,
Et la fortune enfin veut réparer ses torts.
Vous m'aimez.... Ah! cent fois daignez me le redire.
Tous ces vains préjugés dont je brave l'empire,
Et que vous m'opposez avec trop de rigueur,
Ne m'empêcheront pas de signer mon bonheur.
Venez.

ROSALIE.

Vous le voulez Eh bien, mon cher Gernance...
Mais non De votre amour je crains la violence.
Tâchez du moins, tâchez d'en modérer le feu,
Et donnez-vous le temps de l'éprouver un peu.
Tenez, ce soir chez moi vous aurez compagnie,
Je vous promets Hortense, Arténice, Erminie.
Que fais-je? La gaîté, la dissipation,
Pourront faire à vos feux quelque diversion.
Vous en auriez besoin. Vous viendrez, je l'espere.

GERNANCE.

Que ne ferais-je pas dans l'ardeur de vous plaire!
Mais mon cœur, à son tour, vous impose une loi.

ROSALIE.

C'est....

GERNANCE.

Qu'au plus tard, demain, vous acceptiez ma foi.

ROSALIE.

A Marton.

Que vous êtes pressant ! Il faut le satisfaire.

A Gernance.

A demain, soit. Je sors un moment pour affaire.

MARTON *bas à Rosalie.*

Vous allez chez Mondor ?

ROSALIE *à Marton, bas.*

Il le faut bien.

A Gernance, haut.

Adieu.

SCENE V.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

ENfin, j'ai le bonheur d'obtenir son aveu.
Mais, ma chere Marton, toi, qui lis dans son ame,
D'où venait la froideur dont s'indignait ma flamme ?
J'ai cru lui remarquer un certain embarras.
M'aime-t-elle en effet ?

MARTON.

Ah ! vous n'en doutez pas.
Jamais l'œil de l'amour a-t-il pu se méprendre ?
Ce timide embarras est facile à comprendre.
Elle vous aime, & craint en acceptant vos vœux,
D'abuser, contre vous, du pouvoir de ses yeux.

GERNANCE.

Elle se plaint souvent des torts de la fortune.
Ma curiosité peut sembler importune ;
Mais j'y reviens encor : tu sais tous ses secrets.
Des parens à sa charge, & peut-être indiscrets,
N'abuseraient-ils pas de sa bonté facile ?

MARTON.

Pourquoi vous ferait-elle un mystere inutile ?
Sa famille, il est vrai, n'est pas dans la splendeur.

On peut, sans opulence, être loin du malheur.
Ah! si vous connaissiez le cœur de Rosalie,
Sans vouloir la vanter, ni la croire accomplie;
Vous y verriez, Monsieur, tant d'ingénuité!...

GERNANCE.

Je le crois. Son portrait ne peut être flatté.

MARTON.

Je voudrais seulement lui voir plus de prudence;
Et que pour sa fortune elle eût moins d'indolence;
Mais je n'ai pas le don de la persuader.
C'est là-dessus, Monsieur, qu'il faudrait la gronder,
Et non sur ses froideurs, qui ne sont qu'apparentes.
Si vous pouviez savoir les offres séduisantes
Qu'elle vous sacrifie...

GERNANCE.

A moi, Marton?

MARTON.

A vous.
Mais d'un pareil secret son cœur est trop jaloux,
Je dois le respecter.

GERNANCE.

De grace.

MARTON.

A ma Maîtresse
J'ai promis de me taire. Oh! non, point de faiblesse.

GERNANCE.

Peux-tu te défier de moi, chere Marton?
Laisse-toi désarmer.

MARTON.

Ah! j'ai le cœur trop bon.

Elle lui remet une lettre.

Tenez, Monsieur, lisez. Jugez si l'on vous aime,
Et si vous n'étiez pas d'une injustice extrême.
Voyez ce qu'on refuse. Eh bien, avais-je tort?

GERNANCE *lisant la fin de la lettre.*

» La fortune & la main de MYLORD CARLINFORT! »

MARTON.

Hélas! de désespoir, il est parti pour Londre.

GERNANCE.

Qu'un procédé si noble a droit de me confondre !
Dans une humble fortune, ô Ciel ! que de grandeur !
Tu ne m'étonnes pas, j'avais lu dans son cœur.
Et je vais cependant essuyer les murmures,
Les reproches amers, peut-être les injures
D'une foule de sots, dont l'importune voix
Va bientôt s'élever pour condamner mon choix.
J'admire des humains l'inconséquence extrême !
Le croirais-tu, Marton ? Monsieur Sophanés même;
Lui que j'ai vu cent fois avec tant de vigueur,
Des préjugés publics combattre la rigueur,
M'opposait ce matin leur vaine tyrannie,
Et semblait, pour moi seul, démentir son génie.

MARTON.

Quoi! Monsieur Sophanés ?

GERNANCE.

Je l'en ai fait rougir.
Mais qu'il est différent de parler ou d'agir !
Tu me verras du moins montrer plus de courage,
Et faire mon bonheur en dépit de l'usage.
Mais qui peut m'amener mon parent Lysimon?
D'où me fait-il ici ? Retire-toi, Marton.

SCENE VI.

LYSIMON, GERNANCE.

LYSIMON.

J'Apprends, mon cher Gernance, une étrange nouvelle.
Dussai-je vous déplaire en vous prouvant mon zele,
L'amitié me défend de vous rien déguiser.
Si j'en crois le public, vous allez épouser
Une fille sans nom, dont votre ame séduite,
Ignore apparemment les mœurs & la conduite.
D'où provient ce soupçon dont vous êtes noirci ?

J'ai su par Sophanés que vous étiez ici,
Et sans perdre un moment, j'ai volé pour vous dire
Tout ce qu'en pareil cas ; l'honneur blessé m'inspire.
Comment s'est répandu ce bruit injurieux !

GERNANCE.

De notre attachement je respecte les nœuds,
Lysimon ; respectez le cœur de Rosalie.
On se trompe souvent dant tout ce qu'on publie ;
Mais mon cœur qui ne voit rien à se reprocher,
Veut bien se découvrir, & ne rien vous cacher.
Peu fait pour consulter l'opinion commune,
Exempt d'ambition, maître de ma fortune,
Je prétends, il est vrai, disposer de ma foi,
Et ne plus exister désormais que pour moi.

LYSIMON.

Voilà donc où conduit cette Philosophie,
Cet abus de penser, dont on se glorifie !
On croit, impunément, pouvoir braver les mœurs.

GERNANCE.

Dites qu'on fait la guerre à d'injustes erreurs.

LYSIMON.

Vous pouvez vous piquer du courage héroïque
De renoncer pour vous à l'estime publique ;
Mais les fruits de l'hymen que vous préméditez,
Victimes du mépris qu'ici vous affectez,
Condamnés à rougir au seul nom de leur mere,
Et punis, en naissant, des foiblesses d'un pere,
Auront-ils, au besoin, ce courage odieux ?

GERNANCE.

J'aurai soin, Lysimon, de dessiller leurs yeux
Sur tous ces préjugés que le vulgaire encense.
Mais brisons un discours dont l'amitié s'offense.
Vous parlez d'un objet qui vous est étranger ;
Il faudroit le connaître avant de le juger.
Vous savez quels poisons répand la calomnie :
Vous rougiriez vous-même en voyant Rosalie,
D'avoir prêté l'oreille à des bruits imposteurs.

LYSIMON.

Dès que la voix publique a condamné ses mœurs,

Je

Je ne la verrais pas sans quelque répugnance;
Sinon pour empêcher le malheur de Gernance.

GERNANCE.

Quoi! ne vouloir pas même être désabusé!
Vos yeux...

LYSIMON.

Je ne crois pas qu'on m'en ait imposé.
Je suis sans intérêt, & l'amour vous égare.

GERNANCE.

Non, qnand j'honore ainsi la vertu la plus rare,
Croyez qu'à l'amour seul je ne me fierais pas.
Rosalie, à mes yeux, sans biens & sans appas,
Par d'autres qualités sauroit encor me plaire.

Il lui montre la lettre de Carlinfort.

Jugez si ce refus est d'une ame vulgaire.
Lisez.

LYSIMON, *après avoir lu.*

Quoi! vous croyez à ces sottises-là?
Mais, mon cher, il n'est point de fille d'Opéra
Qui ne sache, au besoin, se forger de ces titres.
Vous riez. Je n'en veux que vos yeux pour arbitres;
Et je vous prouverai...

GERNANCE.

L'on ne me prouve rien.

LYSIMON.

J'ai connu Carlinfort. Il seroit un moyen,
Quoiqu'il soit éloigné, d'obtenir une preuve
Qui vous détromperait. Permettez-en l'épreuve.

GERNANCE.

Non, mon cher Lysimon, rendez-moi ce billet,
Et sur cet objet-là, terminons, s'il vous plaît.
Vous pouvez me trouver, ou fantasque, ou crédule;
Mon choix peut vous sembler bizarre ou ridicule;
Je ne consulterai là-dessus que mon cœur.
Adieu.

LYSIMON.

Tâchons encor de le tirer d'erreur.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

L'AMOUR y pourvoira! c'est parler à merveille:
Mais qu'une fois du moins le danger vous réveille.
Le tems presse, tâchons de les brouiller tous deux,
Ou Gernance à la fin pourrait ouvrir les yeux.

ROSALIE.

Ce Monsieur Lysimon est donc bien redoutable?

MARTON.

Oh! je vous en réponds! je crois que c'est le diable
Qui nous l'a de l'enfer détaché tout exprès
Pour lutter contre nous, & troubler nos projets.
Je m'en suis défiée en le voyant paraître;
Et pour parer les coups qu'il nous portait en traître,
De ce cabinet-ci j'ai trouvé le moyen
D'écouter jusqu'au bout leur fâcheux entretien.
Quel abominable homme avec sa mine austere:
Je ne me suis jamais senti tant de colere;
Et si j'avais suivi mon premier mouvement,
Je l'aurais, de mes mains, étranglé prudemment.

ROSALIE.

Mais que disait Gernance?

MARTON.

Il était à la gêne;
Un dépit concentré, qu'il retenait à peine,
Et que sa passion voulait dissimuler,
Semblait, à chaque mot, tout prêt à s'exhaler.
Jamais sur un mortel l'amour n'eut tant d'empire!

C'eſt un aveuglement qui va juſqu'au délire;
Mais il faut le veiller. Par un nouvel effort,
On pourrait dans ſon cœur ſe rendre le plus fort,
Et bannir le preſtige où notre eſpoir ſe fonde.
Auriez-vous, par hazard, rencontré dans le monde
Ce Monſieur Lyſimon?

ROSALIE.

Fort peu.

MARTON.

Je le conçois.
Mais vous le connaiſſez?

ROSALIE.

Je l'ai vu quelquefois.

MARTON.

C'en eſt aſſez. Je veux... Gernance eſt ſi crédule!...
Oui... cet expédient n'eſt pas trop ridicule.
Sophanès, au beſoin, peut l'appuyer encor:
Il nous réuſſira.— Vous avez vu Mondor?

ROSALIE.

Oui, je l'ai prévenu des deſſeins de Gernance;
Il a paru flatté de cette confidence.

MARTON.

Et vous approuve-t-il?

ROSALIE.

Mais... ſous condition.

MARTON.

J'entends.

ROSALIE.

Il a d'ailleurs porté l'attention
Juſqu'à faire avertir Artenice, Erminie,
Hortenſe même, afin que par étourderie,
Tantôt, devant Gernance, il ne ſe paſſe rien
Qui puiſſe lui cauſer quelque ombrage.

MARTON.

Fort bien!
Cette précaution, ou je ſuis fort trompée,
Tout naturellement vous ſerait échappée.
Car nous avons l'eſprit d'une frivolité!
Un papillon n'a pas plus de légereté.

Heureuſement, Mondor eſt toujours plein de zele.
Regardant attentivement la main de Roſalie.
Mais quel nouveau brillant à vos doigts étincelle ?
Il eſt du plus beau feu.

ROSALIE *ſouriant.*

Le trouves-tu, Marton ?

MARTON.

Allons, vous ſaurez faire une bonne maiſon,
C'eſt ce que je voulais. Plus la fortune avare,
Vous....

ROSALIE.

A propos, Marton, mon Maître de Guittare
Devrait être arrivé.

MARTON.

Qui ? votre Abbé Fichet ?
Que diable faites-vous de ce colifichet ?
C'eſt bien là le moment ?

ROSALIE.

Qne tu deviens ſévere !
Sais-tu qu'on en raffole ! une voix ſi légere !
Des ſons ſi bien filés ! un timbre ſi brillant !
Cours vîte à mon Boudoir, peut-être qu'il m'attend....
Mais non, j'y vais moi-même. A moins que je ne ſonne,
Abſolument, Marton, je n'y ſuis pour perſonne.

MARTON.

Belle précaution ! pour qui ! pour un Abbé !

ROSALIE.

Que Marin tienne ouvert l'eſcalier dérobé,
Entends-tu ?

MARTON.

Je voudrais, morbleu ! ne pas entendre.
Et ſi Gernance vient ?

ROSALIE.

Tu le feras attendre ;
Car c'eſt auſſi le jour de mon Peintre.

SCENE II.

MARTON.

Vraiment,
Le Peintre nous manquait. Le bel arrangement!
Allons, quoiqu'étourdie, elle a de bons caprices,
Et je ne puis, au fond, mieux placer mes ſervices;
Je ſuis piquée au jeu, d'ailleurs. Un Lyſimon
Ne doit pas en crédit l'emporter ſur Marton.
Ici, fort à propos, je vois venir Gernance.

SCENE III.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE *en lui-même.*

Quel excès de fureur, & quelle extravagance!
Ta maîtreſſe, Marton, eſt-elle de retour?

MARTON.

Pas encor.

GERNANCE.

Que d'inſtans dérobés à l'amour!

MARTON.

Elle ne peut tarder. Vous ſemblez en colere,
Monſieur; permettez-moi d'éclaircir un myſtere.
Vous me voyez encor dans une émotion!...

GERNANCE.

Quoi donc?

MARTON.

N'auriez-vous pas, vous & ce Lyſimon,
Eu quelque démêlé?

GERNANCE.

D'où te vient cette crainte?

Tu me surprends.

MARTON.

Hélas! mon ame en fut atteinte
D'abord en le voyant. Comme il est très-jaloux,
Et qu'il eut autrefois de grands projets sur nous...

GERNANCE.

Comment, sur Rosalie?

MARTON.

Eh oui, vraiment, sur elle:
Je tremblais qu'il ne vînt pour vous chercher querelle.
Rosalie, entre nous, l'a si fort maltraité,
Et je l'ai vu souvent d'une animosité
Qui me causait pour elle une peur effroyable.

GERNANCE.

Ce que tu me dis-là, Marton, est-il croyable?

MARTON.

Comment? rien n'est plus sûr; mais ce qui m'interdit,
C'est que, jusqu'à présent, on ne vous l'ait pas dit.
Rosalie, il est vrai, s'en est débarrassée
Si promptement, qu'à peine est-il dans sa pensée;
Mais Monsieur Sophanés doit s'en ressouvenir.

GERNANCE.

Embrasse-moi, mon cœur ne se peut contenir.

MARTON.

Quoi donc?

GERNANCE.

Si tu savais avec combien d'adresse
Il est venu, tantôt, me noircir ta maîtresse,
Me reprocher mon choix & mon aveuglement;
Comme il contrefaisait le ton du sentiment,
Oh! je te défierais de t'empêcher d'en rire!

MARTON.

En honneur, c'était là ce qu'il venait vous dire?

GERNANCE.

En honneur.

MARTON.

Oh! ma foi, le trait est trop plaisant!

GERNANCE.

Je n'ai jamais rien vu de si divertissant.

Mais si je te peignais son air de pruderie;
Sa gravité, sa morgue, & sa pédanterie,
Il rit.
Tu n'y pourrais tenir. Ha, ha, ha, ha, ha, ha.
Eh bien, l'on en impose avec ces grands airs-là!
Mais je me promets bien de prendre ma revanche.

MARTON.

Je voudrais lui porter une botte moins franche,
Opposer ruse à ruse, & sans émotion,
Sans y mettre d'humeur, sans explication,
Je voudrais, jusqu'au bout, suivre sa perfidie,
Et je ferais, ma foi, durer la Comédie
Jusqu'après votre hymen.

GERNANCE.

Le tour serait meilleur;
C'est bien dit, ha, ha, ha.

SCENE IV.

Mr. SOPHANÉS, GERNANCE, MARTON.

Monsieur SOPHANÉS.

TU ris de bien bon cœur!
Je venais m'accuser à toi, mon cher Gernance,
D'avoir commis, peut-être, une extrême imprudence
En t'adressant ici le triste Lysimon.

MARTON *très-prestement.*

Vous vous en accusez, vraiment, avec raison:
Un rival maltraité, de qui la jalousie
Aurait pu se porter à quelque frénésie;
Car vous savez combien son orgueil fut blessé;
Et comme il est ardent, malgré son air glacé.
Par bonheur, son dépit se borne à des injures.

Monsieur SOPHANÉS.

A l'amour malheureux on permet des murmures.

A Gernance.

Tu dois lui pardonner.

GERNANCE.

S'il n'offensait que moi;

Mais Rosalie ! . : .

Monsieur SOPHANÉS.

Eh bien, ce doit être pour toi
Un triomphe de plus. Du moins, rien ne me flatte
Comme un rival jaloux qui se plaint d'une ingrate.
Il t'en a donc bien dit ?

GERNANCE.

J'ignorais son motif;
Mais, parbleu ! l'amour-propre est bien vindicatif!
C'est un déchaînement contre mon mariage!

Monsieur SOPHANÉS.

Je l'avais bien prévu : tu n'auras le suffrage
Que de quelques esprits à peine remarqués,
Et toujours, à coup sûr, par l'envie attaqués;
Tu sais ce que tantôt j'ai cru devoir te dire.
Mais si de ta raison le souverain empire
T'éleve, en homme libre, au dessus des clameurs
De ce peuple insensé qui crie au nom des mœurs,
Moi-même, aveuglément, je t'invite à conclure.
Rosalie a l'esprit, les talens, la figure;
D'un honnête homme au moins, je lui crois les vertus:
Eh bien, pour être heureux, que te faut-il de plus ?

GERNANCE.

Ah ! je te reconnois à ce noble langage.
Que peut le préjugé contre la voix du sage !

MARTON.

Ma foi, le vrai bonheur est de vivre pour soi.

Monsieur SOPHANÉS.

Sais-tu bien que Marton est philosophe !

MARTON.

Moi!
Je suis, tout bonnement, les loix de la nature,
Et m'embarrasse peu si le monde en murmure.
Jamais les médisans. . . . Mais on sonne, je crois?

GERNANCE.

GERNANCE.

Vois si c'est Rosalie.

MARTON.

Oh! oui, j'entends sa voix.

J'y vais.

Monsieur SOPHANÉS.

Adieu, mon cher. Certain devoir d'usage
Me force à te quitter ; mais on t'en dédommage
D'une façon bien douce.

Il apperçoit Rosalie, & la salue respectueusement.

GERNANCE.

A demain.

Monsieur SOPHANÉS.

Sûrement.

SCENE V.

ROSALIE, GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

Ses yeux seront témoins de notre engagement;
Charmante Rosalie, & cet ami fidele
Rendra notre union encor plus solemnelle.
Il sera le garant des sermens de l'amour.

ROSALIE.

Moi, je veux vous donner un garant à mon tour;
Qui n'aura pas pour vous moins de prix, ce me semble.
Regardez ce portrait ; trouvez-vous quil ressemble?

MARTON.

Je le trouve parlant.

GERNANCE.

Il m'est bien précieux :
Mais pardonnez.... mon cœur ne voit point là vos yeux,
Ces yeux si séduisans, que l'amour seul peut rendre.
Peut-être dans l'Artiste il n'est rien à reprendre;

Ce portrait eſt charmant, j'en conviens ; mais tenez ;
Là,... ſans prévention... vous-même... examinez,
Voyez ſi cette bouche, où regne un doux ſourire,
Offre ici ces appas que l'on ne peut décrire,
Cette douce fraîcheur, ce ton voluptueux.
Que les efforts de l'art ſemblent infructueux !
Le teint à moins d'éclat, le nez moins de fineſſe,
Tous vos traits, en un mot, ont plus de gentilleſſe.

ROSALIE.

Vous êtes difficile, ou du moins trop flatteur,
Gernance; mais enfin, c'eſt un don de mon cœur.

GERNANCE.

Je reſſens tout le prix d'une faveur ſi chere.

ROSALIE.

Vous aviez, m'a-t-on dit, un récit à me faire?
Vous ne me parlez pas de Monſieur Lyſimon?

GERNANCE.

J'aurais cru vous manquer en prononçant ſon nom.
Mais pardonnez, de grace, à ſon extravagance;
Il eſt aſſez puni par votre indifférence.

ROSALIE *avec fineſſe.*

Ses diſcous n'ont point fait d'impreſſion ſur vous ?

GERNANCE.

Vous pouvez en juger.

MARTON.

Les propos d'un jaloux
Ne ſont pas faits, je crois, pour donner de l'ombrage.

GERNANCE.

Il ne m'en aurait pas inſpiré davantage,
Quand j'aurais ignoré ſes ſecrets ſentimens.
Je me prive à regret de mes plus doux momens;
Mais je les ſacrifie à mon unique affaire.
J'ai donné rendez-vous, ce ſoir, à mon Notaire:
Ce ſont vos intérêts que nous devons régler,
Et j'ai quelques papiers encore à raſſembler.
Adieu.

ROSALIE

Vous reviendrez, nous aurons compagnie.

GERNANCE.

Je le ſais.

SCENE VI.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

CEt enfant vous aime à la folie;
Et vous lui devez bien quelque tendre retour.

ROSALIE.

Tant d'amour, à la fin, doit inſpirer l'amour.
Je crois que par dégrés ſa paſſion m'enflame,
Et ce n'eſt plus l'orgueil qui commande à mon ame.

MARTON.

J'entends, je crois, quelqu'un.

ROSALIE.

C'eſt Mondor, ſûrement,
Qui m'amene du monde. Arrange promptement
Des ſieges.

SCENE VII.

ARTENNICE, ERMINIE, HORTENSE, MONDOR, ROSALIE, MARTON.

ROSALIE *courant au devant de ſes amies.*

QUoi! c'eſt vous?

ARTENICE.

Nous accourons, ma Reine,
Pour te féliciter ſur ta grandeur prochaine.

MONDOR.

Gernance eſt-il ici?

ROSALIE.

Non, mais il reviendra.

ERMINIE.

Nous avions eu dessein d'aller à l'Opéra ;
Mais au Chevalier Gluck nous t'avons préférée ;
Et nous venons passer avec toi la soirée.

ROSALIE.

Rien n'est plus obligeant. Marton, qu'on laisse entrer;
Et dites à Marin de venir éclairer.

A l'Assemblée.

Eh bien, quelle nouvelle avez-vous à m'apprendre ?

HORTENSE.

On dit qu'Arsinoé vient de quitter Clitandre.

MONDOR.

Quoi vraiment ?

ARTENICE.

Oui vraiment, & le trait est bien bon.

A Rosalie.

Tu sais qu'ils s'étaient pris de belle passion.
C'était des deux côtés, du moins en apparence,
Des amours du vieux temps l'incroyable constance.
Ils s'étaient séquestrés du monde absolument,
Et cela s'appellait un coup de sentiment.

ROSALIE.

Eh bien ?

ARTENICE.

Pour t'abréger, notre auguste héroïne
A pris, un beau matin, la fuite à la sourdine.
Les gens étaient séduits, les paquets emportés,
Le pauvre amant dormait sur la foi des traités :
Juge de son réveil, lorsqu'un fatal indice
Lui fit voir clairement qu'il perdait Euridice.

A ce mot d'Euridice, Erminie chante à demi-voix.

J'ai perdu mon Euridice.

ROSALIE.

Sans aller aux Enfers il la retrouvera.

HORTENSE.

Mais vraiment, on le dit remplacé.

ROSALIE.

Quoi! déja?

MONDOR.

Sans doute. Arſinoé ne fut jamais vacante.

ERMINIE.

Sa conduite, il eſt vrai, fut toujours très-prudente.

ROSALIE.

Que dit-on d'Aglaé ?

ERMINIE.

Ma foi, le beau d'Orval
Se conduit avec elle on ne peut pas plus mal.
Il l'avait enlevée au Financier Chryſante,
Qui lui faiſait bâtir une maiſon charmante;
Il lui devait au moins un dédommagement :
Il vient de la quitter impitoyablement,
Pour prendre à l'Opéra la célebre Amélie.

ROSALIE

Aglaé me paroît mille fois plus jolie.

HORTENSE.

Elle a de beaux cheveux.

ARTENICE.

Mais d'un blond très-ardent.

ROSALIE.

Je ne m'en doutais pas.

ARTENICE.

C'eſt un fait cependant.

ROSALIE.

Son teint....

MONDOR.

A de l'éclat, grace au blanc qu'elle emploie.

ROSALIE.

Elle ?

MONDOR.

Pour en juger, il ſuffit qu'on la voie.

ROSALIE.

Ah ! c'eſt une noirceur.

MONDOR.

Je vous dis qu'elle en met.
Pour peu qu'elle m'en eût demandé le ſecret,
Je ne le dirais pas.

HORTENSE.

Un fait plus incroyable;
Plus rare, & qui pourtant n'est pas moins véritable;
C'est que Julie....

ERMINIE.

Eh bien?

HORTENSE.

Oh! ma foi devinez.

MONDOR.

Je n'y suis pas.

ROSALIE.

Ni moi.

HORTENSE.

Cherchez, imaginez.

ARTENICE.

A-t-elle fait encor quelque dupe nouvelle?

HORTENSE.

Vous tiendrais-je en suspens pour une bagatelle?
Elle est dévote au point d'afficher les remords.

ROSALIE *éclatant de rire.*

Les remords de Julie!

MONDOR.

Elle a le diable au corps!

HORTENSE.

Vous n'êtes pas au bout. La prude se marie.

MONDOR.

Et quel est le mortel de qui l'ame aguerrie?...

HORTENSE.

C'est une espece d'ours, un noble campagnard
Du Limousin, dit-on, nommé Monsieur Nacquard.

ROSALIE.

Nacquard tant qu'on voudra; mais malgré sa réforme,
Avec son air ignoble, & sa figure énorme,
Julie est de tout point un objet révoltant.

MONDOR.

Ah! ses yeux quelquefois ont assez de montant.

ROSALIE.

Oui; c'est tout ce qu'elle a de la figure humaine.

HORTENSE.

La nouvelle pourtant n'en eſt pas moins certaine.

ERMINIE.

Dieu préſerve à jamais de tout mauvais hazard
Le front & la ſanté du bon Monſieur Nacquard!

ROSALIE.

Vous ne me dites rien de l'illuſtre Arſénie?

MONDOR.

On prétend qu'elle mene une aſſez triſte vie
Avec ſon Commandeur. Il en eſt ſi jaloux,
Qu'on ne peut lui parler ſans le mettre en courroux.
C'eſt bien de tout Paris le duo le plus ſombre;
Aux ſpectacles, au bal, il la ſuit comme une ombre,
Et ne s'apperçoit pas que c'eſt lui ménager
Ce ſuprême bonheur qu'on goûte à ſe venger.

ARTENICE.

Qui peut la retenir dans ce dur eſclavage?

MONDOR.

L'avarice. Il lui donne un brillant équipage,
Des diamans ſans nombre, un train du plus grand ton,
Et même on en murmure en plus d'une maiſon.
Il joue à s'abîmer, malgré ſon opulence,
Et c'eſt ce qu'Arſénie attend avec prudence.

HORTENSE.

Le deſtin de ſa ſœur eſt beaucoup plus heureux.

ERMINIE.

Alceſte en eſt, dit-on, toujours plus amoureux.

ROSALIE.

Elle a de bons garants, du moins, de ſa tendreſſe.

ARTENICE.

Comment?

ROSALIE.

Il a quitté la petite Comteſſe,
Qui, ſe piquant d'honneur, pour la premiere fois,
Affichait la conſtance, au moins depuis un mois.
On la dit furieuſe, outrée, inconſolable.
Il faut qu'Alceſte, au fond, ſoit un homme impayable
Pour occaſionner de ſi vives douleurs.

HORTENSE.

Dit-on qu'il gagne au change ?

ROSALIE.

Oui, du côté des mœurs.

MONDOR.

C'est toujours pour Cléone un très-beau sacrifice.

ROSALIE.

Sans doute, & très-flatteur pour la fille d'un Suisse.

ERMINIE.

Quoi, ce n'est que cela ?

ARTENICE.

Peut-être moins encor.

HORTENSE.

On devrait de ses airs rabattre un peu l'essor.

ROSALIE.

Le tableau de nos mœurs est, ma foi, bien bizarre!

ERMINIE.

Quoi! des réflexions ? la fantaisie est rare.

On entend chanter derriere le Théatre.

Que veut dire ce bruit ? est-ce un chant nuptial?

SCENE VIII.

L'ABBÉ FICHET, LES ACTEURS précédens.

MONDOR.

EH! c'est l'Abbé Fichet, en propre original.

ARTENICE.

On le trouve toujours en bonne compagnie.
Vos deux airs sont notés, divine Rosalie;
Vous avez le premier & le second dessus.

MONDOR.

Comme le voilà fait!

HORTENSE.

Qu'il a les yeux battus!

ERMINIE.

ERMINIE.

N'importe, il nous dira quelques chanſons nouvelles;

L'ABBÉ.

J'ai toujours du regret à refuſer les belles.
Pardonnez. Ma poitrine eſt d'un délabrement,
Qui ne me permet pas de parler ſeulement.
On donne à Céliante une Fête ſuperbe :
Je devais y chanter, y jouer un proverbe.
C'eſt ma fureur à moi qu'un proverbe ! & d'honneur,
Je me ſuis vu forcé de lui tenir rigueur.
De mon talent un jour, je ſerais la victime ;
Et je vais, quelque temps, m'exiler par régime.
Je ſuis anéanti.

ARTENICE.

Quoi ! ſans rémiſſion ?..

L'ABBÉ.

Moi, me faire prier ! c'eſt mon averſion.

ROSALIE.

Ah ! ne lui faiſons pas de demande indiſcrette,
Il a beſoin...

L'ABBÉ.

Je vais riſquer une Ariette,
Puiſque vous m'y forcez ; mais c'eſt ſous le ſecret :
Céliante jamais ne me pardonnerait.

Il prélude & chante un Air quelconque, mais très-court.

ROSALIE.

Il eſt délicieux !

ARTENICE.

Inconcevable !

ERMINIE.

Unique !

MONDOR.

Harmoniſte profond ! — En parlant de Muſique ;
Auriez-vous, cette nuit, des projets de Vaux-Hall ?

HORTENSE *vivement.*

Mais, en effet, pourquoi n'irions-nous pas au bal ?
Mondor nous menerait.

MONDOR.

Non, jai donné parole
D'aller faire au Marais un triste cavagnole.

ROSALIE

Vous ne sauriez manquer à cet engagement ?

MONDOR.

Non ; mais je vois pour vous un autre arrangement ;
Vous pourrez disposer de ma berline Anglaise.

ROSALIE.

Ah ! vous êtes charmant !

MONDOR.

Vous y serez à l'aise.
Sur le siege, au besoin, l'Abbé tiendrait encor :
Vous l'aurez dans une heure.

ROSALIE.

Au plus tard, cher Mondor.

MONDOR.

Vous pouvez y compter.

ARTENICE *à Rosalie.*

Eh ! mais, charmante Reine ;
Parle-nous donc un peu de ton auguste chaîne.
Irrémissiblement tu vas prendre un époux ?

MONDOR.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous !

ARTENICE.

Comment gouvernes-tu ce malheureux Gernance ?
Est-il toujours aveugle, & plein de confiance ?
Nous ne te perdrons pas apparemment ?

MONDOR.

Oh ! non.

Appercevant Gernance.
Mais, c'est lui-même.



SCENE IX.

GERNANCE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARTENICE *se composant & élevant la voix pour être entendue de Gernance.*

On dit qu'il est du meilleur ton.
A Gernance.
Ah! nous parlions de vous; & du fond de mon ame,
Je faisais à l'instant votre éloge à Madame.

ERMINIE.

On voit qu'assurément vous êtes connaisseur,
Et vous ne pouviez pas mieux placer votre cœur.

HORTENSE.

De tous les gens sensés vous aurez le suffrage,
Et vous faites un choix au-dessus de votre âge.

MONDOR.

On doit également les applaudir tous deux,
Et l'amour leur promet le sort le plus heureux.

ARTENICE.

Ne leur dérobons pas des momens pleins de charmes.
Il faut pour cette nuit nous mettre sous les armes.
A Rosalie.
Mondor, prenons congé de Madame. A tantôt.
Nous allons nous presser pour revenir plutôt.



SCENE X.

GERNANCE, ROSALIE.

ROSALIE.

VOus avez bien tardé ?

GERNANCE.

Je quitte mon Notaire;
Mais on ne finit rien avec ces gens d'affaire !
Pardonnez. Ce devoir tenait trop à mon cœur,
Et j'étais trop jaloux d'assurer mon bonheur.

ROSALIE.

J'ai cru pouvoir compter sur votre complaisance.

GERNANCE.

Ah ! ne doutez jamais de vos droits sur Gernance.

ROSALIE.

On a parlé d'un bal qui doit être charmant :
Nous pourrons, sous le masque, y causer librement.
Ce projet m'a souri, je n'ai pu m'en défendre;
Allez changer d'habit, & revenez me prendre.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

MOn rouge est-il bien mis, Marton ?

MARTON.

Divinement.

ROSALIE.

Cette mouche eſt, je crois, placée artiſtement ?
Comment me trouves-tu ?

MARTON.

Je vous trouve charmante,
Et le bal n'aura pas de beauté plus brillante.
Gernance avec orgueil enchaîné ſous vos loix,
Verra tous les regards applaudir à ſon choix.
Vous allez dans les cœurs exciter mille flammes,
Charmer tous les maris, & déſoler les femmes.

ROSALIE.

Je n'ai pas aujourd'hui cette prétention,
Et même je faiſais une réflexion.

MARTON.

Vous ?...

ROSALIE.

Je penſais qu'Hortence, Erminie, Artenice,
Ne me convenaient plus.

MARTON.

Comment ! par quel caprice,
Vous qui ne pouviez pas les quitter un moment ?...

ROSALIE.

Je leur trouve entre nous un air bien peu décent.
N'as-tu pas, dans leurs yeux chargés de jalouſie,
Vu le ſecret dépit dont leur ame eſt ſaiſie ?
Rien ne m'eſt échappé de leurs tons ricaneurs,
De leurs propos légers, de leurs ſouris moqueurs.
Je dois m'accoutumer, en épouſant Gernance,
A mettre déſormais un intervalle immenſe
Entre ce monde & moi. Pour les humilier,
Je veux avoir, Marton, un Suiſſe à baudrier,
Le ſac, une livrée, enfin, tout l'équipage
Qu'aux femmes de mon rang peut accorder l'uſage;
Et ſi quelque hazard me les fait rencontrer,
Je mettrai mon bonheur à les déſeſpérer.

MARTON.

Ce ſera votre état; que pourraient-elles dire ?

ROSALIE.

Oh! rien ne contraindra leur fureur de médire ;
Mais ce sera de loin, & je n'entendrai pas
Leurs propos insolens, leurs perfides éclats.
Ah! quel bonheur, Marton, d'écraser des rivales
Qui se croyaient en droit de nous traiter d'égales!
Combien je vais jouir de leur confusion!

MARTON.

Mais il faut se monter sur sa condition.
Je vous approuve fort. Cependant, par prudence;
Sachez dissimuler ce desir de vengeance
Jusqu'après votre hymen.

ROSALIE.

C'est bien ce que je veux,
Et même les forcer à seconder mes vœux.
Il faut pour mettre un frein à leurs langues traîtresses,
Leur prodiguer encor les plus tendres caresses.
Elles n'y perdront rien, & mes ressentimens....

SCENE II.

Monsieur SOPHANÉS, ROSALIE, MARTON.

Monsieur SOPHANÉS.

EH bien, tout est-il prêt pour vos arrangemens,
Ma chere Rosalie? Epousez-vous Gernance?
Craignez de vous trahir par quelque négligence.
Lysimon peut cacher quelque mauvais dessein,
Et je suis informé qu'il manœuvre sous main.

ROSALIE.

Quoi! pourrait-il encor nous donner de l'ombrage?

MARTON.

Quand il faudrait lutter contre un nouvel orage,
Nous saurions mettre au pis le Seigneur Lysimon.
N'avez-vous pas pour vous & l'amour & Marton,
Montrant Rosalie.

Et ces yeux-là, fur-tout, en qui je me confie ;
Et Monfieur Sophanés, & fa Philofophie ?

ROSALIE.

Et Gernance, d'ailleurs, Gernance en un moment
Pourrait-il démentir fon tendre empreffement ?

Monfieur SOPHANÉS.

Un moment, quelquefois, n'eft pas fans conféquence.
A parler vrai, pourtant, j'y vois peu d'apparence.
Mais, par malheur, enfin, s'il venait à changer,
Il faudrait bien encor ne pas trop s'affliger.
Le mariage, au fond, n'eft qu'un nœud populaire,
Un pis-aller.

MARTON.

Sans doute. Avec fon caractere,
L'hymen n'aurait jamais trouvé grace à mes yeux.

Monfieur SOPHANÉS.

On pourrait aifément vous trouver beaucoup mieux,
Du moins pour la fortune ; &, dans l'âge où nous
fommes,
L'intérêt eft le Dieu qui captive les hommes.
Tout dépend, à Paris, de jetter fur fon nom
Un vernis impofant de réputation,
Et tout peut y fervir, même jufqu'au fcandale.
Tenez, j'ai, par exemple, un Traité de Morale
Que je fuis à l'inftant tout prêt à publier,
Ma foi, je fuis tenté de vous le dédier.
Tout-à-coup, au moyen de cette bagatelle,
Vous auriez un brevet de bel-efprit femelle,
Un cercle, un tribunal, un nom accrédité.
Nous difpofons ainfi de la célébrité.
Il n'eft point, parmi nous, de fi mince génie,
D'Auteur, fi peu fêté, qui n'ait fon Afpafie.
Je vous mets du fecret. Un tel rôle, au befoin,
Pourrait vous réuffir, & vous mener très-loin.
Fiez-vous à mon zele, à mon expérience :
D'ailleurs, il n'eft pas dit que vous perdiez Gernance.

ROSALIE.

Soit amour, foit orgueil, je tiens à ce Roman.

MARTON.

Parbleu ! j'y tiens aussi, j'en ai conduit le plan ;
Et j'ai su disposer Gernance de maniere
Qu'à Monsieur Lysimon il doit rompre en visiere.
A Rosalie.
Allez, je vous prédis le plus heureux succès.
Mais, avec l'agrément de Monsieur Sophanés,
Il faut songer, Madame, à s'habiller bien vîte :
C'est un moyen de plus pour notre réussite :
Nous aurons, cette nuit, Gernance sous la main,
Nous le menons au bal, & terminons demain.

SCENE III.

Monsieur SOPHANÉS *seul.*

ROsalie est encore un effet très-stérile ;
Mais un jour sa beauté pourrait la rendre utile.
Il faut la ménager. On ne sait quelquefois
L'espoir qu'on peut fonder sur un pareil minois.

SCENE IV.

GERNANCE, Monsieur SOPHANÉS.

Monsieur SOPHANÉS.

AH ! vous voilà, Gernance, en habit de conquête !
On voit que de l'amour vous préparez la fête.
C'est toujours à demain ?

GERNANCE.

Oui, c'est le jour heureux
Qui va livrer enfin Rosalie à mes vœux.
Rien ne peut égaler ma tendre impatience.
Mais, quoi ! c'est Lysimon !

SCENE

SCENE V.

LYSIMON, GERNANCE, Mr. SOPHANÉS.

LYSIMON.

Je vois, mon cher Gernance;
Que vous n'attendiez pas mon importun retour
Vous comptez les momens que j'enleve à l'amour;
Mais je viens de finir des courses nécessaires,
Qui pourront vous donner d'importantes lumieres.
Vous m'avez cru tantôt l'esprit préoccupé :
De faux bruits, en effet, pouvaient m'avoir trompé.
On est si constant, d'ailleurs, lorsque l'on aime!
Mais on doit, à l'instant, m'apporter ici-même,
Des faits bien constatés, bien sûrs, bien évidens:
Vous vous devez, du moins, ces éclaircissemens.
Je les attends, vous dis-je, & vous allez connaître
Le destin qui, sans moi, vous menaçait peut-être.
Ma ressource est encore au fond de votre cœur :
Consultez-le, Gernance, il est né pour l'honneur.

GERNANCE.

Vous pouviez, Lysimon, vous épargner ces peines.
Je vous l'ai déjà dit, vos démarches sont vaines.
J'en connais les motifs, d'ailleurs; & c'est assez.
Mais pour vous éviter tant de soins déplacés,
Apprenez que demain j'épouse Rosalie.
N'outragez plus un nom à qui le mien s'allie.

Ironiquement.

Je ne vous presse pas d'en être le témoin;
Je vois que vous pourriez vous emporter trop loin.

LYSIMON.

Vous ne rougiriez pas d'une telle alliance?

A Monsieur Sophanés.

Et vous la souffririez, vous, l'ami de Gernance;
Vous, que je suis surpris de rencontrer ici,

Vous, Monsieur Sophanés?

Monsieur SOPHANÉS *d'un ton léger.*

Il est bien endurci.
J'ai tenté, comme vous, de combattre sa flamme;
Mais toute ma morale a glissé sur son ame.
Aux discours que tantôt je n'ai pas ménagés,
Lui-même a dû me croire un homme à préjugés.
Je sais que bien des gens fronderont sa manie;
Mais un zele indiscret deviendrait tyrannie.
D'ailleurs l'amitié même a ses préventions.
Le bonheur, comme on sait, tient aux opinions:
La sienne est de braver tout usage incommode;
Et chacun a le droit d'être heureux à sa mode.

LYSIMON.

Ciel! de combien d'écueils il est environné,
Et que le nom d'ami me semble profané!
Quoi! dans tous les états une aveugle licence
Se produit au grand jour avec cette indécence!
Ces coupables excès ont duré trop long-temps,
Et j'oserais m'attendre à d'heureux changemens.
Nous revoyons les loix en vigueur, & peut-être,
Nous touchons à l'instant où les mœurs vont renaître.

GERNANCE.

De ce jargon moral mon cœur sent tout le prix.
Entre nous, cependant, je ne suis pas surpris
Qu'il ait pu, quelquefois, fatiguer Rosâlie.

LYSIMON.

La fatiguer? qui? moi! Quelle est cette folie,
Gernance?

Monsieur SOPHANÉS *à Gernance.*

Vous verrez qu'il ne la connaît pas.

GERNANCE.

Vous jouez à merveille, & cet air d'embarras
Est très-comique, au moins.

LYSIMON *en lui-même.*

J'entrevois l'artifice.

GERNANCE.

Le plus sage a, par fois, ses momens de caprice;

Il faudrait, feulement, qu'il prît un ton moins dur.

LYSIMON.

Je n'approfondis point ce perfiflage obfcur ;
J'en démêle aifément la fource clandeftine.
Je reconnais, par-tout, l'erreur qui vous domine;
Je vous vois entouré de confeils féducteurs ;
Mais l'amitié vous refte, & les remords vengeurs
Rameneront bientôt la vertu dans votre ame.
Je ne vous verrai point, efclave d'une femme,
Vous mêler, fans pudeur, à ces hommes perdus,
Qui vainement jaloux d'un honneur qu'ils n'ont plus,
Ont d'un nom refpectable avili la nobleffe,
Pour ramper lâchement aux pieds d'une maîtreffe.

GERNANCE.

Je pourrais m'offenfer de tous ces vains éclats
D'une fauffe chaleur, qui ne m'impofe pas.
Je ne vous dis qu'un mot. Rofalie eft chez elle,
Et pourrait d'un regard confondre votre zele.
C'eft trop vous emporter dans fa propre maifon.

LYSIMON.

J'y refte, & vous favez quelle en ait la raifon ;
Mais croyez que l'ardeur de vous rendre fervice,
Ne m'impofa jamais un plus grand facrifice.
Je vois trop, en effet, l'afcendant de ces lieux,
Combien on y refpire un air contagieux;
Mais je vois vos dangers, je vous fuis néceffaire :
On ne rebute pas une amitié fincere.
Vous pouvez méconnaître, en ce moment d'erreur,
Cet intérêt preffant qui commande à mon cœur;
Vous ne me verrez point fenfible à cet outrage.
Je veux à vos périls mefurer mon courage;
Et dût tomber fur moi votre imprudent courroux,
Je dois au déshonneur vous ravir malgré vous.

Monfieur SOPHANÉS *à Gernance.*

Mais vraiment, c'eft porter le délire à l'extrême.

❧

SCENE VI.

ROSALIE, Les ACTEURS PRÉCÉDENS.

GERNANCE.

Venez, venez ici vous défendre vous-même.
C'est trop le ménager. Que sa confusion
Egale, s'il se peut, son obstination.
Montrez-vous, qu'il rougisse en vous voyant si belle:
Je vous jure, à ses yeux, une ardeur éternelle.

ROSALIE *à Lysimon.*

Eh! quoi! vous vous plaisez à me surprendre ainsi!
Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.
Mais ne feignez donc point de ne me pas connaître.
Votre ressentiment se calmera peut-être.
Quel sujet avez-vous de vous plaindre de moi?
Ne puis-je librement disposer de ma foi?

LYSIMON.

On m'avoit prévenu de l'éclat de vos charmes,
J'éprouve en les voyant de nouvelles alarmes.
Je ne me pique pas d'insensibilité,
Et je sais quel hommage on doit à la beauté.
Je ne m'en défends pas; cette figure aimable
Rendrait à d'autres yeux sa faiblesse excusable.
Moi-même, je pourrais pardonner une erreur;
Mais il a des projets réprouvés par l'honneur.
Voyez à quels dangers sa passion l'expose.
Son cœur un jour, peut-être, en haïrait la cause.
Prévenez ces malheurs, & vous-même aujourd'hui
Prêtez-lui, contre-vous, un généreux appui.
Agréez un conseil à tous deux salutaire.
Renoncez, par prudence, au don qu'il veut vous faire,
Ou craignez que bientôt une triste clarté
Ne dévoile à ses yeux l'affreuse vérité.

ROSALIE.

Je ne vous entends point. Je crains peu la menace ;
Je conviens, cependant, que ce ton m'embarraſſe,
Et vous pourriez, du moins, mieux cacher votre humeur.
Gernance a-t-il un maître? êtes-vous ſon tuteur?
Quels ſont vos droits ſur lui ?

LYSIMON.

Ceux d'un ami fidele ;
Et c'en était aſſez pour exciter mon zele.
Mais pour lui rappeller ce qu'il doit à ſon rang,
J'ai d'autres droits encore, & l'intérêt du ſang.
Je ſaurai les défendre, & j'oſe vous prédire
Que l'honneur, malgré vous, reprendra ſon empire.

ROSALIE.

Monſieur vient donc au bal ?

LYSIMON *froidement.*

Oui, s'il en eſt beſoin.

ROSALIE.

La ferveur d'obliger ne peut aller plus loin.
Cela ſera plaiſant.

Monſieur SOPHANÉS.

Très-plaiſant.

SCENE VII.

ARTENICE, ERMINIE, HORTENSE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS, & MARTON *qui ſe tient à portée de ſervir.*

HORTENSE *à Roſalie.*

Ah ! ma chere,
Ne va pas ;
N'allez pas nous gronder. Vous ſemblez en colere?
Nous n'avons pas perdu le plus petit moment.
Vous pouvez en juger par notre ajuſtement.

Le bal sera, dit-on, d'une magnificence
Mémorable à jamais. — Bon soir, Monsieur Gernance.

Monsieur SOPHANÉS *à Gernance, au fond du Théatre.*

Lysimon vous promet des éclaircissemens :
Lui-même peut avoir fabriqué ces Romans.
L'amitié n'eut jamais cette ardeur menaçante.

GERNANCE.

Rosalie à mes yeux n'en est que plus touchante.

ERMINIE.

Mais, nous n'avons pas vu la Berline là-bas.

HORTENSE.

Oh! Mondor est exact, & ne tardera pas.

ARTENICE.

Je l'espere. — A propos, on dit qu'il se prépare
Pour Vendredi prochain, une merveille rare.

ROSALIE.

Quoi donc?

ARTENICE.

Un Opéra, dit-on, du dernier beau;
Un Spectacle étonnant, des chœurs d'un goût nouveau,
Et, des paroles même, on fait beaucoup d'éloge.

RORALIE *appellant un Laquais.*

Marin!... Courez ce soir me fermer une Loge
A l'Opéra. — Tâchez d'avoir celle du Roi.
N'allez pas l'oubliez. — C'est un régal pour moi
Que de voir dans sa fleur une Piece nouvelle.

ERMINIE.

Eh bien, cette Berline enfin arrive-t-elle?

HORTENSE *à Monsieur Sophanés, qui parcourt une brochure.*

Ah! Monsieur Sophanés, que lisez-vous donc là?
Elle regarde le titre.
ANGOLA? Mais vraiment je connais *Angola*;
C'est un conte charmant. N'est-il pas de Voltaire?

Monsieur SOPHANÉS.

Très-certainement, non.

ERMINIE.

De qui donc ? de Moliere ?

Monsieur SOPHANÉS.

L'Auteur est inconnu.

ERMINIE.

Mais très-injustement ;
Car il fait tout gazer si délicatement,
D'un ton si .... Je croyais entendre la Berline.

ARTENICE *à Rosalie.*

En vérité, mon cœur, ce retard me chagrine.
Nous n'arriverons pas.

Montrant Lysimon.

Quel est ce loup-garou ?

ROSALIE.

Un parent de Gernance, une espece de fou.

HORTENSE *à Rosalie.*

Ma chere, nous perdrons les frais de nos parures.
Ah ! Mondor doit s'attendre à de belles injures !

LYSIMON *en lui-même.*

Et Gernance, à la fin, n'ouvrirait pas les yeux !

ERMINIE.

Le traître de Mondor ! le tour est odieux !

ROSALIE.

Peut-être, le Cocher a fait quelque méprise.

HORTENSE.

Il faut, ma Reine, il faut qu'on nous cherche un
Remise.

ROSALIE.

Que l'on ait un Remise, au plus vîte, Marton.

ERMINIE.

Parbleu ! Monsieur Mondor, vous m'en ferez raison !

ARTENICE.

Il aura sûrement oublié sa parole.

HORTENSE,

Oui, c'est son maudit jeu, son chien de cavagnole.
Puisse-t-il éprouver des revers inouis !

ARTENICE.

Non vraiment, j'en ferais d'un écu par louis.

ERMINIE.

Comme ils sont impolis, tous ces gens de Finance!

HORTENSE.

A! c'est une noirceur qui doit crier vengeance.

MARTON *qui rentre.*

On ne vous trouve rien, ce qui s'appelle rien.
Le Vaux-hall a tout pris.

HORTENSE.

Oh! je m'en doutais bien!
Mais il faudrait pourtant parer cette disgrace.

MARTON.

J'aurais bien une idée ... on pourrait, sur la place;
Trouver quelque Cocher ...

ARTENICE.

Un Fiacre! ah! quelle horreur!

HORTENSE.

Pourquoi pas? dans le fond, c'est un petit malheur.

MARTON.

Voyez, consultez-vous, il ne fait pas de lune.
Vous aurez, au retour, cent voitures pour une,
Car tous nos élégans font les honneurs du bal.

HORTENSE.

Il ferait trop piquant de manquer le Vaux-hall:
Cours bien vîte, Marton; un peu d'étourderie,
De désordre, d'excès, anime une partie.

A Artenice, à demi-voix.

Nous bravons l'étiquette & le qu'en dira-t-on.

UN LAQUAIS *apportant une lettre à Lysimon.*

Cette lettre s'adresse à Monsieur Lysimon.

LYSIMON *avec joie.*

Ah! Je respire enfin. — Jusqu'ici, cher Gernance,
J'espérais que blessé de ce ton d'indécence,
Vous vous reprocheriez la honte de vos feux.
Ce dernier trait, du moins, va dessiller vos yeux:
Lisez, détrompez-vous d'un indigne artifice.
On vous avoit vanté le brillant sacrifice
De Mylord Carlinfort. — Cette lettre est de lui.

Monsieur

Monſieur SOPHANÉS *couvrant ſon embarras d'un ton de perſiſlage.*

Et de Londres, ſans doute, elle arrive aujourd'hui!

ROSALIE *du même ton.*

La ſuppoſition par bonheur eſt notoire,
Carlinfort eſt parti.

LYSIMON.

Vous avez dû le croire;
Moi-même, ce matin, je le croyais auſſi;
Mais comment récuſer le témoin que voici.
A Gernance.
Liſez.

GERNANCE *avec trouble, du dépit, & un reſte d'incertitude.*

Vous le voulez — il faut vous ſatisfaire,
Mais craignez...

LYSIMON *avec nobleſſe.*

Reſpectez l'ami qui vous éclaire.

ERMINIE.

D'où peut donc provenir tout ce grabuge-là?

HORTENSE.

Vraiment, après le bal, cela s'éclaircira.
Enfin voici Marton.

SCENE DERNIERE.

MARTON, UN FIACRE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Gernance eſt tour-à-tour occupé de la Scene, & de la Lettre de Carlinfort. Il doit marquer dans ſon jeu l'étonnement & l'indignation.

MARTON.

Ce vilain homme eſt ivre.
Je n'ai pu m'en défaire, il a voulu me ſuivre;
Il veut faire ſon prix, dit-il.

LE FIACRE.

Certainement.

Dans notre état, ma mie, on doit être prudent.
Vous ne voudriez pas me payer à la courſe.
Vous ſavez qu'un Vaux-hall eſt un jour de reſſource.

HORTENSE.

Va, tu ſeras content, partons.

LE FIACRE.

C'eſt très-bien dit ;
Mais, j'aurais mieux aimé, pour éviter le bruit,
Convenir de nos faits : chacun a ſa marotte.

Regardant Roſalie avec une attention marquée.

Mais je me donne au diable..... ou c'eſt ma ſœur Javotte.

ROSALIE *confondue & s'appuyant ſur Marton.*

Quel funeſte embarras !

LE FIACRE.

Oui, parbleu ! c'eſt ma ſœur.
Elle eſt, ma foi, très-bien dans ſes meubles ! d'honneur,
Je ne lui croyais pas une ſi grande aiſance.
Les filles ont toujours des moyens d'opulence...

GERNANCE.

Qu'entends-je, & qu'ai-je lu ? quel état, juſte Ciel !

MARTON.

Ah ! le malheureux bal !

ARTENICE.

Le revers eſt cruel.
Je ſens à quel degré ſon ame eſt au ſupplice.

HORTENSE *éclatant de rire.*

Mais vraiment, c'eſt bien pis que la fille du Suiſſe !

LYSIMON.

N'ajoutez pas l'inſulte à ſa confuſion.
Eh bien, Gernance, eh bien !...

GERNANCE.

Ah ! mon cher Lyſimon ;
Dans quel abîme, ô Ciel, j'étais prêt à deſcendre !

LYSIMON.

Le hazard a plus fait que je n'oſais attendre.
Cette faveur du ſort nous épargne à tous deux

Des éclairciſſemens, peut-être dangereux;
Qui ſait où la foibleſſe aurait pu vous conduire?
Le Ciel vous fit un cœur trop facile à ſéduire:
Venez, que l'amitié vous conſole en ce jour,
Et vous ſauve à jamais des erreurs de l'amour.

Il l'emmene.

LE FIACRE *à Roſalie.*

Je vois que par orgueil tu méconnais ton frere.
C'eſt à toi de rougir, reſpecte ma miſere;
Elle eſt honnête au moins.

Monſieur SOPHANÉS *à Roſalie.*

Sans adieu, belle enfant:
Va, pour un de perdu, l'on en retrouve cent.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *les Courtiſannes*, *Comédie en Vers & en trois Actes*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 18 Mars 1775.

CRÉBILLON.

Vu l'Approbation. Permis d'imprimer, ce 22 Mars 1775.

LE NOIR.